

Présentation

Littérature et journalisme

Jacques GILARD et Modesta SUÁREZ

Université de Toulouse-Le Mirail

A la confluence d'un regard rétrospectif, auquel nous invite l'affluence de certaines dates commémoratives, et d'un regard prospectif dû à l'accélération de la diffusion des écrits par l'usage d'internet, *Caravelle* consacre son dossier à une réflexion sur les liens qui unissent littérature et journalisme. En effet, journaux, hebdomadaires et revues ont toujours été des vecteurs essentiels pour la littérature hispano-américaine. Vecteurs en cela qu'ils en ont assuré l'édition et la diffusion et, souvent, également, la pérennité. Malgré le caractère parfois éphémère de son support, la presse a ainsi servi d'écrin et parfois de refuge à des textes qui n'auraient pu connaître d'autres formes de relais auprès de leurs lecteurs.

Sur l'un ou l'autre des continents, la presse, latino-américaine et espagnole, a œuvré comme instance légitimante quant à la consolidation d'un statut et d'une reconnaissance sociale pour les écrivains : le passage des siècles n'a en rien modifié cette fonction. Ainsi peut-on considérer les rapports qu'entretiennent les *puetas* chiliens de la fin du XIXe siècle avec les organes de la presse établie, et la manière qu'ils ont de se servir de la tribune qui leur est enfin offerte pour diffuser un discours fondamentalement protestataire qui ne trouvait à s'exprimer jusqu'alors qu'au travers de la poésie orale. Un siècle plus tard, dans d'autres circonstances, le phénomène de reconnaissance continue d'exister. Par exemple, bon nombre d'auteurs latino-américains se retrouveront

embarqués dans l'aventure intellectuelle espagnole de la création du journal *El País*. La liste est longue des écrivains qui, comme Mario Benedetti, Carlos Fuentes, Gabriel García Márquez ou Mario Vargas Llosa, parmi les plus assidus, mais aussi Julio Cortázar, Arturo Usler Pietri, Alfredo Bryce Echenique, Guillermo Cabrera Infante et d'autres, ont trouvé une tribune, politique, littéraire, amplement ouverte dans *El País*. En retour, ceui-ci a engrangé le bénéfice de ces plumes internationales.

Littérature et journalisme ne jouent cependant pas sur le même terrain – là où la première vit davantage dans la continuité de l'œuvre, le second tient presque exclusivement du fragmentaire du quotidien et de l'écriture parcellaire –, pourtant tous deux s'accordent sur la création d'un lectorat qu'ils pourront éventuellement échanger, partager. De la fidélité d'un lecteur à la fidélisation d'un lectorat, c'est aussi ce qui fait la richesse et la complexité des relations qui unissent les deux écritures, obligeant parfois l'écrivain à livrer ses pages avec une périodicité qui fait courir le risque de briser l'élan créateur, celui du roman par exemple.

À l'autre bout de la chaîne et du côté de la critique littéraire, retrouver cette démarche de la livraison, jour après jour, semaine après semaine, au moment du dépouillement d'une revue ou d'un journal, constitue parfois une gageure tout en représentant une tâche minutieuse et ingrate à la fois, pour le chercheur. Cette nécessaire étape de la recherche, sur laquelle reviennent de nombreux articles ici inclus, met à jour un véritable travail d'archéologie, lorsque l'on se tourne vers le XIXe siècle, et met en avant le problème de la conservation de ces fonds et de leur support. Si certains auteurs ont su, et pu, réunir/voir réunis ces fragments de l'infinitésimal dispersés dans le flot des publications journalistiques, il en coûte souvent de retrouver ce qui peut apparaître, des décennies plus tard, comme de véritables bijoux textuels, résistant au passage du temps.

Il est indéniable aussi que bon nombre des écrivains considérés ici ont d'abord vécu le journalisme sur le mode alimentaire, multipliant les articles et les colonnes, avant de trouver pour certains, dans cet exercice, le style qui ferait leur future gloire. Nombreux sont également ceux qui commencèrent comme simple reporters : relevons les noms d'Augusto Roa Bastos ou plus encore de Gabriel García Márquez qui ont été d'abord et avant tout, dans le cas du second, reporters. C'est-à-dire marquant leur refus de l'éditorial. Une tentation à laquelle n'échapperont pas des écrivains comme Carlos Fuentes, Mario Vargas Llosa ou plus récemment Jorge Volpi. L'écrivain serait un observateur de la société contemporaine, dans toutes ses dimensions. Se confrontant à tous les thèmes, il devient tour à tour journaliste de la page politique, de la page société ou critique littéraire. L'écrivain est proche alors de cet « animal

politique » qui a besoin de la tribune qui lui est offerte, au risque d'y perdre de sa crédibilité ou de sa neutralité. Remarquons que ce foisonnement de l'écriture, qui ne reconnaît plus de barrières génériques à son expansion, est commun à bon nombre des grands auteurs latino-américains contemporains. Car force est de signaler que la fusion – parfois la confusion – entre littérature, politique et journalisme semble inhérente à l'acte d'écriture dans les pays américains de langue ibérique.

Rappelons également que la presse a toujours accueilli favorablement le regard des auteurs sur l'écriture littéraire de leurs contemporains. Le compte rendu, la note – sur le chemin de l'essai – invitent alors à contextualiser les œuvres, romanesques ou poétiques, ou à les prolonger en intégrant un discours méta-littéraire.

« Ecrivain » ou « écrivain », la distinction est-elle encore pertinente ? Deux écritures se nourrissent l'une de l'autre, même si les rapports initiaux peuvent relever d'une co-présence conflictuelle – pensons aux débuts de Gabriel García Márquez. Les réponses des auteurs montrent que la complexité des liens entre l'une et l'autre renvoie une image chatoyante faite de toutes les réalités et de toutes les expériences vécues.

Si l'écriture journalistique a souvent été présentée comme une forge de l'écriture romanesque, il ne faudrait pourtant pas en déduire trop rapidement qu'elle serait le brouillon de l'œuvre. Considérons-la bien plutôt comme le laboratoire où s'échangent des formules et des essais. Et l'article ou le reportage peuvent devenir « avant-texte journalistique » de l'œuvre ultérieure, comme une autre façon d'évoquer les relations entre réalité et fiction, Mario Vargas Llosa n'étant bien sûr pas le seul à utiliser la technique des « vases communicants » entre un texte et l'autre. Où le caractère référentiel de certains événements investis par le reportage journalistique fait de la presse le lieu d'expression de possibles retrouvailles avec la genèse d'un ouvrage romanesque.

De surcroît, si le personnage du journaliste est récurrent dans certaines œuvres romanesques ou poétiques, il en va de même de la prégnance de la référence littéraire qui nourrit les colonnes des revues et des journaux. L'écriture dans la presse, qu'elle se fasse sous forme de chronique, de colonne, de billet d'humeur ou de billet d'humour est imprégnée de ces références intertextuelles, comme une invitation permanente à replonger dans la littérature, *via* les allusions, les jeux de mots, les résonances de ses titres et de ses sous-titres. On assiste bien à une fascination de/pour l'écriture littéraire de/pour l'écriture du quotidien, jusqu'à faire de cette dernière le terrain d'expression, voire d'expérimentation, d'une certaine méta-textualité.

Aucun rapport ancillaire non plus entre poésie, politique et presse : même lorsque les poètes semblent phagocyter les médias (cas de la poésie chilienne populaire de la fin du XIXe et du milieu du XXe siècle),

le poème reprend tous ses droits à savoir, et entre autres, celui de mettre en crise l'idéologie dominante, pour une autre lecture de l'Histoire.

Il est un cas que nous ne pouvons que relever comme une expérience à contre-courant, lorsque des discours politiques, comme celui que construisent les néo-zapatistes de l'EZLN, prennent à rebrousse-poil le dispositif qui unit littérature et journalisme. Cette écriture constitue une exception – cette affirmation mériterait d'être vérifiée sur d'autres terrains – alors que s'inversent les rapports, et que l'écriture politique (les communiqués de la forêt lacandone s'engagent résolument dans le monde des médias) choisit l'échappée par la littérature. Le discours, marqué du sceau de la métaphore, subvertit résolument les codes journalistiques pour faire des médias «le territoire d'une nouvelle fabrique du politique».

Enfin, ce dossier nous permet d'accueillir également et de façon significative la réflexion de trois poètes contemporains sur leur propre expérience. Les textes d'Eduardo Chirinos, de Jorge Boccanera et d'Hildebrando Pérez Grande viennent compléter les regards antérieurs portés sur les écrivains et les journalistes, et témoigner ainsi de la pertinence de cette alliance objective autour d'un même engagement, pour la poésie et pour le monde.

Que ces quelques réflexions posées au seuil du numéro 90 de *Caravelle* servent simplement à en renouveler la lecture.